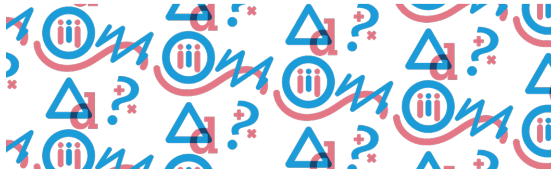


diversité

Revue d'actualité et de réflexion sur l'action éducative



Diversité

ISSN : 2427-5409

Éditeur : ENS de Lyon

202 volume 1 | 2023

Où va l'enseignement supérieur ?

Universitas

Thierry Paquot

 <https://publications-prairial.fr/diversite/index.php?id=3708>

DOI : 10.35562/diversite.3708

Référence électronique

Thierry Paquot, « Universitas », *Diversité* [En ligne], 202 volume 1 | 2023, mis en ligne le 19 avril 2023, consulté le 25 mai 2023. URL : <https://publications-prairial.fr/diversite/index.php?id=3708>

Droits d'auteur

CC BY-SA

Universitas

Thierry Paquot

PLAN

Approche étymologique
Ivan Illich et l'université

TEXTE

- 1 Les premières universités occidentales s'ouvrent au tournant des XII^e et XIII^e siècles : seule celle de Salerne, fondée par Robert Guiscard à la fin du XI^e siècle, est antérieure. Généralement les historiens s'accordent sur quelques dates et lieux : Bologne en 1158, Oxford vers 1206, Valence en 1209, Naples en 1224, Padoue en 1228, Cambridge en 1229, Toulouse en 1233, Salamanque en 1239, La Sorbonne à Paris en 1253, Montpellier en 1289, Lisbonne en 1290, Coimbra en 1308, Orléans en 1312... Elles sont alors toutes sous la protection de l'Église, et plus particulièrement du pape, qui veille à ce que la théologie soit omniprésente. Par exemple, le pape Grégoire IX, en 1228, réagit aux professeurs qui, à Paris, voulaient associer à la théologie l'étude d'auteurs païens, en leur écrivant :

Nous vous commandons et vous ordonnons par ces présentes d'abdi-
quer entièrement une telle folie et d'enseigner désormais la théolo-
gie dans sa pureté, sans aucun ferment de science mondaine, n'adul-
térant point la parole de Dieu par les fictions des philosophes.

- 2 Aussi ignorait-on, à l'université de Paris, en 1254, les écrits de Virgile et de Cicéron ! Les universités reçoivent une aide financière et institutionnelle de la part de l'Église, qui garantit les diplômes qu'elles accordent et la qualité des enseignants qui y exercent leur magistère, tout en supervisant l'esprit qui y règne. Il en sera de même, lorsque des souverains se substitueront à l'Église en tant que protecteurs. Comme il est difficile de contrôler chaque enseignement, des pensées indépendantes et originales réussiront à s'y déployer, trouvant des

étudiants attentifs et prêts à les entendre. Ce qui n'empêchera pas des cas de censure, des délations, des renvois et des fermetures...

Approche étymologique

- 3 Le latin classique *universitas* signifie « totalité, ensemble », il dérive de *universus* (« général ») qu'on trouve dans « univers ». Au XIII^e siècle, l'*universitas* correspond à une « corporation professionnelle », à une « union ». Le mot « université » englobe tous les enseignants (« le corps de maîtres »), plus tard, au XVII^e siècle, il s'applique au quartier de la ville où sont installées les écoles aussi bien monastiques que privées. À Paris, c'est le Quartier latin. Dorénavant, les technocrates vident la capitale de ses lieux d'enseignement supérieur pour les regrouper dans de faux campus éloignés, à Saclay, Marne-la-Vallée ou Aubervilliers... L'adjectif et le nom commun « universitaire » pointent leur nez au milieu du XIX^e siècle pour se banaliser au XX^e siècle, on se présente alors comme « universitaire » qui se rend à la « cité universitaire »...
- 4 Pierre Michaud-Quantin consacre un ouvrage entier à la notion d'*universitas*¹ afin d'en comprendre le sens premier et ses évolutions. Que nous apprend-il ? Que la première occurrence de ce mot apparaît vraisemblablement sous la plume de Cicéron, en particulier dans sa traduction latine du *Timée*, où il signifie « univers ». Le mot est repris par Quintilien, puis par d'autres auteurs dans les siècles suivants, en privilégiant l'idée d'un tout général par opposition à ses parties. Au XII^e siècle, chez les juristes, l'*universitas* désigne, selon la formule de Pillius : « Un collège est une sorte de rassemblement ou de réunion de plusieurs personnes. C'est ce que l'on appelle du terme général de *universitas*, également de *corpus*, dans le langage courant de notre pays on dit *consortium* ou *schola* ». Mais il n'est alors guère employé. Au siècle suivant, seul Guillaume d'Auvergne tente de le relancer, le considérant comme « une multitude ramenée à l'unité ». D'autres mots le concurrencent comme *corpus*, *collegium* et *societas*, qui parfois sont interchangeable sans être véritablement des synonymes et évoquent des « associations professionnelles ». L'ouvrage érudit de Pierre Michaud-Quantin s'attache à présenter toutes les notions qui ont à voir avec l'association, comme *ecclesia*, *hospitale*, *congregatio*, *conventus*, *municipium*, *castrum*, *vicus*, *villa*, *consortium*, *curia*, scho-

la, communitas, ministerium, hansa, fraternitas, gilda, caritas... Ces diverses formes de regroupement visent à conforter le « bien commun », dont la définition est à chaque fois locale, juridique et professionnelle. Il examine également la gouvernance de ces « communautés », l'expression de la volonté collective, la recherche de l'unanimité, le fonctionnement du vote, la détermination du *quorum*, le rôle du serment, le droit de propriété et la place de la « personnalité morale », etc. Il est impossible de résumer un tel livre qui, en ce qui concerne l'*universitas*, en montre les nombreuses modalités.

- 5 Le sens moderne du mot « université » oublie un peu trop ce qui le caractérisait au XIII^e siècle, à savoir, cette relation spécifique qui unissait tous les membres d'une même corporation pour exalter la connaissance et contribuer à l'intelligibilité du monde, dans le cadre soigneusement délimité de la théologie chrétienne. Pour nous, laïcs du XXI^e siècle, l'université reste, à la fois, le lieu de production des connaissances et de leur acquisition et celui du lien entre enseignant et enseigné. Un tel lien peut-il se cultiver dans un amphithéâtre de 500 ou plus étudiants réunis une fois par semaine pour une heure trente ? La réponse est non. La taille des promotions est ici décisive, tout comme l'emploi du temps des études, sans oublier les charges qui incombent au corps enseignant... L'on dénombre, en France, près de 3 millions d'étudiants à la rentrée de 2021, soit 2,5 % de plus que l'année précédente. L'enseignement privé accueille près de 737 000 inscrits, soit près d'un quart de l'effectif total. Celui-ci comprend les étudiants inscrits dans l'une des 67 universités publiques (en 2018), mais aussi ceux qui sont en classes préparatoires, en BTS (brevet de technicien supérieur), dans les « grandes écoles » ou dans la myriade d'écoles privées proposant des formations supérieures dans d'innombrables domaines...

Ivan Illich et l'université

- 6 Ivan Illich a appelé à une « déscolarisation » de la société après avoir établi un bilan particulièrement sévère de l'institution scolaire, telle qu'elle fonctionne à l'échelle mondiale. Son pamphlet, *Une société sans école* (1971), a provoqué d'innombrables réactions tout autant favorables que critiques. Son livre est contemporain de ceux de Paul Goodman, Paulo Freire, Everett Reimer ou encore Hartmut von Hen-

tig, qui chacun démontre ce qui va mal dans l'école et suggère des réformes plus ou moins profondes. L'université n'y est pas traitée frontalement. Pourtant, elle importe à Ivan Illich, en particulier, qui après la fermeture du CIDOC (Centro Intercultural de Documentación), en 1976 – ce centre culturel alternatif sis à Cuernavaca – est devenu professeur dans des universités, principalement en Allemagne et aux États-Unis ; aussi le métier d'universitaire l'intéressait tout autant que la communauté qui s'y déployait.

- 7 Parallèlement, il publie, en 1988, avec Barry Sanders, *ABC, l'alphabétisation de l'esprit populaire* et en 1991, *Du lisible au visible : la naissance du texte. Un commentaire du « Didascalicon » de Hugues de Saint-Victor*². Ces deux ouvrages analysent la culture du texte copié, puis imprimé et ses effets sur la mémoire, la circulation des idées, la lecture qui devient silencieuse, l'esprit critique, etc., tout en questionnant le numérique et l'hypertexte. C'est à cette période qu'il prononce une conférence pour les vingt ans de l'université de Brême, « Le texte et l'université : idée et histoire d'une institution unique »³, dans laquelle il formalise sa pensée vis-à-vis de l'université.
- 8 Il profite de cette occasion pour appeler à réformer l'université, non seulement celle-ci qui a tout juste vingt ans, mais toutes les universités. Pourquoi ? Parce qu'en huit siècles d'existence, l'université a perdu ce qui lui a permis de naître. Et que cette perte est terriblement dommageable. Il s'agit d'un changement technique ayant des répercussions dans l'ordre mental : le passage de la lecture orale à la lecture silencieuse au cours du XIII^e siècle, qui pour se pratiquer réclame tout un arsenal de dispositifs, comme la ponctuation, la pagination, l'indexation, le titrage, etc. Certes, quelques-unes de ces « innovations » sont antérieures, on attribue à Bède le Vénérable la séparation des mots sur le parchemin et à Isidore de Séville, les titres des chapitres... Mais ce sont avec les universités que lire pour apprendre et lire pour enseigner deviennent des activités émancipatrices qui libèrent l'individu de toute communauté contraignante. Ainsi la lecture qui reposait sur l'obéissance et l'écoute dans l'institution monastique (Illich remarque que les mots pour dire l'obéissance et l'ouïe en allemand proviennent de la même racine) devient personnelle et favorise la *disputatio* avec l'institution scolastique nouvelle, l'université. Celle-ci renforce sa spécificité avec l'imprimerie, ce sont les textes impri-

més avec leurs pages *visibles* qui contribuent au savoir moderne. Cela est en train de changer, d'où la nécessité d'une réforme :

Loin de moi, précise Ivan Illich, l'idée de geindre sur la disparition de cet élément qui fut inhérent à l'être même de l'université de laquelle, sans lui, ne reste qu'une coquille vide. Je ne me plains pas, je cherche à expliquer. Il me semble que ce qui se passe aujourd'hui n'est pas sans rappeler ce qui commença d'arriver vers 1160, quand la page acoustique, porteuse des lignes chantantes fut expulsée et réduite au silence par un nouvel artefact, qui pouvait être lu sans émission de voix et consulté au hasard. Aujourd'hui, c'est quelque chose d'aussi radicalement nouveau qui se glisse entre le texte bibliophile et le lecteur. À titre provisoire et pour faire court, j'appellerai cette chose *l'écran*.

- 9 Bien sûr, entre la généralisation de la lecture silencieuse, puis de l'imprimerie, et la culture numérique, l'université a vécu d'autres tensions et changements, à commencer par la marginalisation progressive des « humanités » et la suprématie des « sciences » entendues comme « seules vérités ». Or, la scientificité des sciences est depuis longtemps philosophiquement contestée... La « science » est devenue vénales et se vend au plus offrant des multinationales ou des ministères. Le seul critère admis pour mesurer la scientificité de la science, et des projets présentés en son nom, est le financement, et cela dans toutes les universités au monde où se parle le même jargon technocratique (« évaluation », « rationalisation administrative », « démocratisation des critères d'admission », « ligne budgétaire », etc.). C'est ainsi que des « modes » intellectuelles s'affichent, avant de laisser la place à une autre trouvaille, et que s'effacent des pans entiers du savoir commun, considérés comme non rentables au nom des nouvelles valeurs présentées comme « scientifiques », expressions du « progrès ». Ivan Illich est persuadé que l'université « n'a nul besoin du manteau de la science pour affirmer sa légitimité », qu'elle doit renouer avec le texte, le plaisir de lire qui mobilise tous les sens et non pas seulement le regard captivé par un écran, une *sobria ebrietas*, « cette ébriété sobre et rassérénante au milieu de l'épandage sans mesure d'information sèche et vide de sens »...
- 10 Cela réclame, sans doute, une désintoxication des prothèses technologiques qui nous éloignent de la connaissance éprouvée, une tempo-

ralité continue dans la contemplation et non pas un prêt-à-penser découpé en tranches d'unité de valeur... Si le lieu est peu valorisé – il suffit de regarder la pauvreté de l'architecture des locaux universitaires –, la relation ne l'est guère plus, or, tous les deux constituent justement le sens du mot « université », réformer l'université revient à lui donner forme.

NOTES

- 1 Voir MICHAUD-QUANTIN, Pierre (1970). *Universitas. Expressions du mouvement communautaire dans le Moyen-Âge latin*. Paris : Vrin.
- 2 Ces deux essais sont réédités en un seul volume : ILLICH, Ivan (2023). *Dans la vigne du texte*, postfaces de Dominique Poirel et de Thierry Paquot. Paris : CNRS éditions.
- 3 Article traduit de l'allemand par Jean Robert, *Esprit*, août-septembre 2010, p. 172-184.

RÉSUMÉS

Français

Le mot « université » désigne aussi bien le lieu où se déroule l'enseignement supérieur que la relation entre un enseignant et un ou plusieurs enseignés. Avec la massification des études post-baccalauréat, l'université est devenue une institution démesurée qui peine à retrouver ce qui caractérisait son origine. Retour sur l'histoire de l'université pour mieux en anticiper le devenir...

English

The word “university” refers both to the place where higher education takes place and to the relationship between a teacher and one or more students. With the massification of post-baccalaureate studies, the university has become a disproportionate institution that is struggling to find what characterized its origin. Let's look back at the history of the university to better anticipate its future...

INDEX

Mots-clés

université, histoire de l'enseignement supérieur, savoir, émancipation, Ivan Illich

Keywords

university, history of higher education, knowledge, emancipation, Ivan Illich

AUTEUR

Thierry Paquot

Philosophe et essayiste, professeur émérite des universités, auteur de nombreux ouvrages sur l'urbanisation planétaire, la pensée écologique, les utopies, Thierry Paquot vient de publier *Pays de l'enfance* (éditions Terre urbaine, 2022).